



DE INVENTORIBUS MEDICINAE.

**L'ORIGINE DE LA MÉDECINE DANS LES *ETYMOLOGIAE*
D'ISIDORE DE SÉVILLE**

MARIA VITTORIA MARTINO

CENTRE ÉCRITURES (EA 3943) – UNIVERSITÉ DE LORRAINE – METZ

Résumé

Le IV^e livre de la grande encyclopédie isidorienne est entièrement dédié à la Médecine. Pour la rédaction de ce livre, Isidore a eu recours à des sources pour la plupart techniques : c'est surtout grâce à ces sources qu'on apprécie la valeur scientifique du *De Medicina*. Dans ce contexte, le troisième chapitre, *De inventoribus Medicinae*, nous surprend : ici, en effet, Isidore raconte l'origine de la Médecine en recourant au mythe d'Apollon et Esculape. Tout d'abord, il sera intéressant de souligner, dans ce livre, la superposition des plans scientifique et mythique, superposition qui n'est pas exceptionnelle dans l'encyclopédie du Sévillan. Il faudra aussi analyser les raisons pour lesquelles Isidore a voulu exposer ce mythe : choisit-il de raconter cette *fabula* pour sa valeur antiquaire ? La connaissance de ce mythe était-elle encore bien diffusée dans l'Espagne wisigothique ? Enfin, nous devons identifier les sources qui ont transmis à Isidore ce mythe : étaient-elles ses sources techniques ?

Riassunto

Il quarto libro della monumentale enciclopedia isidoriana è interamente dedicato alla trattazione della materia medica. È apprezzabile il valore scientifico del De Medicina, aspetto che ci fa supporre che, per la redazione di quest'ultimo, Isidoro abbia attinto a fonti tecniche; in questo contesto, tuttavia, colpisce il terzo capitolo, De inventoribus Medicinae: qui, infatti, Isidoro racconta la storia della nascita della Medicina ricorrendo al mito di Apollo ed Esculapio. Sarà interessante, innanzitutto, notare la sovrapposizione dei due piani scientifico e mitico, sovrapposizione comunque non nuova nell'enciclopedia isidoriana; bisognerà quindi prendere in analisi le ragioni che hanno portato il vescovo a esporre questo mito, forse importante proprio per il suo valore antiquario. Si cercherà inoltre di capire se il mito di Apollo ed Esculapio era ancora ben conosciuto nella Spagna visigota e sarà infine importante identificare le fonti che hanno trasmesso questo racconto al vescovo cercando di capire se si tratta di fonti tecniche o di altra natura.

Le De Medicina

Après avoir abordé les sept arts libéraux, Isidore de Séville consacre le livre IV de sa monumentale encyclopédie à la Médecine. Ce livre commence avec la définition, dans le premier chapitre, de la Médecine comme discipline qui vise à soigner les maladies et les blessures et qui s'occupe des moyens, comme le choix d'aliments, de boissons et de vêtements, pour maintenir le corps en bonne santé. Dans le deuxième chapitre l'évêque illustre l'étymologie du terme *medicina*, qui viendrait de *modus*, « juste mesure ». En effet, dit-il, comme la nature bénéficie du *modus*, les effets de la médecine se montrent d'une manière graduelle. Dans le troisième chapitre, *De inventoribus Medicinae*, le Sévillan illustre les origines de la médecine en recourant au mythe d'Apollon et Esculape.

Après le récit de ce mythe, Isidore vient à énumérer, dans le chapitre IV, les principes des trois écoles médicales : la *Methodica*, l'*Empirica* et la *Logica*, qui furent fondées respectivement par Apollon, Esculape et Hippocrate, les trois héros fondateurs de la Médecine. Dans le chapitre suivant, *De quattuor humoribus corporis*, Isidore présente la théorie de quatre humeurs du corps. Selon cette théorie le corps humain serait gouverné par quatre fluides fondamentaux : sang, flegme, bile jaune et bile noire. La santé, selon cette théorie, consiste en une harmonie de ces quatre éléments, une distribution proportionnée qui en grec est appelée κρᾶσις et en latin *temperamentum*. Excès ou défauts de ces humeurs pourraient causer des maladies : l'excès de sang ou de bile jaune serait la cause de maladies aiguës alors que l'excès de bile noire ou de flegme serait la cause de maladies chroniques. Les chapitres VI-VII-VIII sont dédiés à la description des maladies aiguës, chroniques, et *qui in superficie corporis videntur*, qui sont donc visibles sur la peau.

Après l'énumération des maladies, le chapitre IX traite *de remediis et medicaminibus* ; dans le chapitre X l'auteur illustre les typologies des écrits médicaux : il cite les *Aphorismes*, les *Prognostica*, et il fait une distinction entre *Dinamidia*, textes où on lit la description des médecines d'origine végétale, et l'*Herbarium*, où sont citées les caractéristiques de diverses herbes. Le chapitre XI est consacré à la description des instruments utilisés par les médecins et le XII aux baumes et aromates. Le livre se termine avec l'intéressant chapitre *De initio Medicinae* où Isidore expose le rapport entre la Médecine et les arts libéraux en affirmant que la Médecine n'est pas insérée dans l'éventail des sept arts parce que, si les arts libéraux s'occupent de questions détaillées, cette dernière a comme objet tout le domaine du savoir humain ; la Médecine est ici définie comme *secunda philosophia* et elle est donc insérée, avec la Philosophie, à l'échelon

supérieur de l'échelle éducative : c'est pourquoi le médecin doit connaître tous les arts libéraux.

Le *De inventoribus Medicinae*

Dans le troisième chapitre du *De Medicina*, le *De inventoribus Medicinae*, comme on l'a déjà remarqué, Isidore illustre l'histoire de la naissance de la Médecine en se servant du mythe d'Apollon et d'Esculape. Selon la version du mythe qui est racontée ici, l'*auctor* et *repertor* de l'art médical serait Apollon, et son fils Esculape aurait eu le mérite d'avoir enrichi cette discipline. Après la mort d'Esculape par la main de Jupiter, l'exercice de la Médecine aurait été interdit pendant presque cinq cents années jusqu'au temps d'Artaxerxès quand, à Cos, naquit Hippocrate *qui eam revocavit in lucem*.

Medicinae autem artis auctor ac repertor apud Graecos perhibetur Apollo. Hanc filius eius Aesculapius laude vel opere ampliavit. Sed postquam fulminis ictu Aesculapius interiit, interdicta fertur medendi cura; et ars simul cum auctore defecit, latuitque per annos pene quingentos usque ad tempus Artaxerxis regis Persarum. Tunc eam revocavit in lucem Hippocrates Asclepio patre genitus in insula Coe. (Isid., etym. 4, 3)

La présence du mythe dans ce contexte est particulièrement intéressante, pour diverses raisons. Il faut d'abord rappeler qu'Isidore, important évêque, est, avant tout, un lettré chrétien : il sera donc intéressant d'étudier l'emploi du patrimoine mythologique chez un homme d'Église comme lui.

La deuxième raison qui rend si intéressante la présence du mythe dans ce contexte est le fait que, si on regarde l'ensemble du livre IV, on en note le caractère plutôt scientifique : de ce point de vue, il est intéressant de noter le chevauchement du plan scientifique et du plan mythique, chevauchement qui, cependant, n'est pas nouveau dans l'encyclopédie du Sévillan.

Il suffit de rester dans le livre IV pour trouver d'autres cas semblables : dans le chapitre IX, *De remediis et medicaminibus*, Isidore rapproche, ou confond, la figure mythique du centaure Chiron et celle du médecin homonyme qui a vécu entre le III^e et le IV^e siècle et qui a été auteur d'un traité intitulé *Mulomedicina*. Pour le Sévillan, ce personnage est aujourd'hui représenté moitié homme et moitié cheval justement parce qu'il a contribué au développement de la médecine vétérinaire¹.

On voit un autre cas de mélange des plans scientifique et mythique dans le chapitre qui suit le *De inventoribus Medicinae*, chapitre consacré à l'illustration des trois écoles médicales. Ici, en effet, on lit qu'Apollon est le fondateur de

¹ *Etym. 4, 9, 12: Medicinam iumentorum Chiron quidam Graecus invenit. Inde pingitur dimidia parte homo, dimidia equus.*

l'école *Methodica*, Esculape de l'*Empirica* et Hippocrate de la troisième, la *Logica*².

Le *De Medicina*, de toute manière, n'est pas le seul livre de l'encyclopédie isidorienne où l'on observe la présence du mythe : dans les *Etymologiae*, en effet, les recours aux récits mythologiques sont assez fréquents.

Le mythe d'Apollon et Esculape : quelle est l'origine de la version choisie par Isidore ?

La légende d'Apollon et Esculape était bien diffusée et bien connue, non seulement par les *auctores*, les écrivains de l'époque classique, mais aussi pas les pères de l'Église. Parmi les nombreux auteurs qui nomment le demi-dieu, il y a Tertullien, Lactance, Augustin et Jérôme. Tous ces écrivains citent le fils d'Apollon pour différentes raisons et dans différents contextes mais, de façon générale, Esculape est toujours considéré comme le protagoniste de la naissance de l'art médical et il est toujours cité pour ses qualités de guérisseur³.

Comme il est normal pour les récits mythologiques, il y a plusieurs versions de l'histoire d'Esculape et, en général, du mythe de la naissance de la Médecine. Parmi les diverses versions du mythe qui circulaient il est intéressant de comprendre quelle est l'origine de la version donnée par Isidore. Il semble qu'elle trouve sa source dans la *Naturalis Historia* de Pline l'Ancien, notamment dans le livre XXIX, un des nombreux livres de l'encyclopédie plinienne dédiés à la Médecine.

Auxit deinde famam etiam crimine, ictum fulmine Aesculapium fabulata, quoniam Tyndareum revocavisset ad vitam. [...] Sequentia eius, mirum dictu, in nocte densissima latuere usque ad Peleponnesiacum bellum. tunc eam revocavit in lucem Hippocrates genitus in insula Coo in primis clara ac ualida et Aesculapio dicata. (Plin., nat. 29, 3-4)

À ce propos, un petit *excursus* est nécessaire pour préciser une question importante : quand on dit que la *Naturalis Historia* de Pline a été la source d'Isidore, il faut faire référence aux problèmes liés à l'identification des sources isidoriennes. La formation d'Isidore s'est déroulée dans la bibliothèque épiscopale de Séville, une bibliothèque très importante dont, malheureusement, il est aujourd'hui impossible d'avoir le catalogue. Il est donc extrêmement difficile pour nous, aujourd'hui, d'établir avec précision quels étaient les écrits dont Isidore s'est servi pour la composition de ses œuvres. Le problème le plus grand

² *Etym.* 4, 4 : *Prima Methodica inventa est ab Apolline, quae remedia sectatur et carmina. Secunda Empirica, id est experientissima, inventa est ab Aesculapio, quae non indiciorum signis, sed solis constat experimentis. Tertia Logica, id est rationalis, inventa ab Hippocrate.*

³ Cf. par ex. TERT., *apol.* 23, 6; LACT., *inst.* 1, 10, 1; AUG., *civ.* 3, 17.

est que, pendant le VII^e siècle, les épitomés et les abrégés étaient bien diffusés : beaucoup d'œuvres de l'Antiquité avaient disparu et plusieurs morceaux et extraits de ces dernières étaient accessibles seulement par tradition indirecte. Quand on affirme, donc, que Pline a été la source d'Isidore, il faut se rappeler que cela ne veut pas forcément dire qu'Isidore a lu la *Naturalis Historia* dans son intégralité : il aurait pu en lire des extraits ou bien une version abrégée. Pour ce qui concerne les parties médicales de l'encyclopédie de l'époque flavienne, de plus, on ne peut pas exclure qu'Isidore ait connu la *Medicina Plinii*, œuvre composée au IV^e siècle par un compilateur anonyme qui, en trois livres, avait rassemblé les douze livres de la *Naturalis Historia* consacrés à la Médecine.

Quelle que soit la source réelle d'Isidore, le texte de Pline est, sans aucun doute, très proche du texte du Sévillan et, si on compare les deux extraits, on se rend tout de suite compte de leur ressemblance. Pline et Isidore racontent tous deux qu'Esculape fut foudroyé et qu'après la mort de ce dernier, il y eut une longue période pendant laquelle l'art médical était caché.

Même si, en gros, le contenu des deux textes est le même, il y a néanmoins deux différences entre ce que raconte Pline et ce que raconte Isidore. Tout d'abord, on note que Pline raconte qu'Esculape fut puni parce qu'il avait ressuscité Tyndare⁴ alors qu'Isidore omet la raison de la condamnation du demi-dieu⁵. L'autre différence entre ces deux passages est que les références chronologiques d'Isidore sont plus précises : à la différence de Pline, le Sévillan nous dit pendant combien d'années *Medicina latuit* alors que Pline parle juste d'une *densissima nox*. Toutefois, malgré ces petites différences, il semble bien qu'Isidore, pour la rédaction du chapitre sur la naissance de la Médecine, se soit servi de l'importante encyclopédie de l'époque flavienne.

Mais le texte de Pline n'est pas le seul à être proche de l'extrait des *Etymologiae* analysé ici ; il y a deux autres écrits qui ont beaucoup de similitudes avec le *De inventoribus Medicinae* : l'*Epistola peri hereseon* et l'*Epistola quantis annis latuit Medicina*.

L'*Epistola peri hereseon*

Le premier texte cité représente l'introduction de la *Tereoperica*, une œuvre qui traite des diverses maladies et leurs remèdes. La structure de ce traité est très intéressante et elle en montre bien le but pratique : pour chaque maladie, on a la description de la maladie elle-même, suivie par la description de ses possibles

⁴ De toute façon, comme Ernout le note, la version ordinaire de la légende nous dit que c'est la résurrection d'Hyppolite qui a provoqué la colère de Zeus : cf. ERNOUT 1962, p. 71.

⁵ Pour FISCHER (2005a, p. 266), la citation de l'épisode de Tyndare était présente aussi dans la première version des *Etymologiae* et elle a été enlevé dans l'édition finale de l'encyclopédie.

remèdes ; maladies et soins, en outre, sont exposés selon un ordre *a capite ad calcem*. La *Tereoperica*, probablement composée aux VI^e-VII^e siècles, nous a été transmise par le manuscrit de Paris, BNF, *latin* 1129, manuscrit très important qui date du IX^e siècle.

Dans l'*Epistola peri hereseon* qui introduit le traité, comme on peut bien le comprendre par le titre, on trouve la description des écoles médicales, ainsi que la narration des origines de la Médecine et de son développement. Au début du texte, l'auteur de l'épître illustre les vicissitudes qui ont amené à la naissance de la Médecine : après le Déluge, pendant mille cinq cents années, la pratique de l'art médical *latuit* jusqu'au temps d'Artaxerxès. À ce moment-là Apollon, son fils Scolafius et Asclapius, grand-oncle d'Hippocrate, restaurent la fortune de la discipline.

*Epistola Pererision, hoc est, demonstratio quantis annis latuit medicina. Cum deo adiuuante et de ipso certamine antiqui auctores et peritissimi medici sagaciter dixerunt. Post diluuium per annos mille CCCCC latuit medicina usque in tempus Artersersis regis persarum, tunc Apollinus et filius eius Scolafius et Asclapius, abunculus Ippocratis*⁶. (*Epistola peri hereseon* 1-5)

On note, assurément, des ressemblances avec le *De inventoribus Medicinae* mais aussi d'importantes différences. La différence la plus importante qui existe entre ces deux textes est que l'auteur de l'*Epistola peri hereseon* ne fait pas référence à l'histoire de la mort d'Esculape parce que cet épisode est ici remplacé par l'allusion au Déluge. La référence à l'épisode biblique, mélangée à la citation d'Apollon, de *Scolafius*, d'*Asclapius* et d'Hippocrate comme fondateurs de l'art médical, nous montre que cette épître est témoin de deux traditions différentes : la tradition païenne qui s'appuie sur le mythe et la tradition juive qui s'appuie sur la Bible⁷.

L'Epistola quantis annis latuit Medicina

L'autre texte qui présente des similitudes avec le troisième chapitre du livre IV des *Etymologiae*, est, comme on l'a dit, l'*Epistola quantis annis latuit medicina*. Cette épître a été transmise par le manuscrit *Bruxellensis* 3701 conservé

⁶ Il est intéressant de noter qu'ici *Scolafius* et *Asclapius* sont cités comme deux personnes différentes ; probablement l'auteur de cette épître n'a pas reconnu qu'il s'agissait de la version grecque et de la version latine du nom du fils d'Apollon et il considérait qu'il s'agissait de deux personnes différentes. Cette confusion, de toute manière, lui a été utile pour pouvoir attribuer un fondateur à chacune des quatre écoles médicales citées dans cette épître (cf. LÓPEZ FIGUEROA 2007, p. 63).

⁷ Pour un approfondissement sur ces questions, cf. CODOÑER MERINO 2005 et 2008.

à la Bibliothèque Royale de Belgique. Nous n'avons pas beaucoup de renseignements à propos de ce manuscrit, sauf qu'il date du IX^e siècle et qu'on y trouve des textes médicaux, y compris, par exemple, la lettre à Pentade de Vindicianus et de nombreuses traductions latines des textes d'Hippocrate et de Galien.

Si, entre l'*Epistola peri hereseon* et le *De inventoribus Medicinae*, on avait noté d'importantes ressemblances mais aussi d'importantes différences, les ressemblances entre l'*Epistola quantis annis latuit Medicina* et le troisième chapitre du *De Medicina* sont encore plus importantes et évidentes :

Auctor atque repertor medicinae artis perhibetur Apollo quem Scolafius filius eius laude vel opere amplificabit. Maxime Tendiario ut fabule fingunt a morte ad vitam revocatus. Sed postquam celi fulminis hictu Iscolafius interiit interdicta fertur medendi cura et ars simul cum auctore deficit latuitque per annus poene D usque ad tempus Artarsersis regis Persarum. Tunc eam revocavit in lumine Yppocrates Asclepio patre genitus dives in insula Coe. (Epistola quantis annis latuit Medicina 1-6)

Comme Isidore, l'auteur de l'*Epistola* raconte que l'*auctor atque repertor* de l'art médical a été Apollon et que son fils Esculape l'a enrichie. Comme dans les *Etymologiae*, ici, on lit que, après la mort d'Esculape, la pratique de la Médecine fut interdite pendant cinq cents ans jusqu'au temps d'Artaxerxès, quand Hippocrate restaura sa fortune.

L'épître, de plus, raconte l'épisode de la résurrection de Tyndare qu'on avait vu dans le texte de Pline, alors qu'Isidore n'en fait pas référence. La présence de cet épisode, toutefois, est la seule différence importante qu'il y a entre ces deux textes.

Rapport entre ces trois textes

La question du rapport entre le troisième chapitre du livre IV des *Etymologiae*, l'*Epistola peri hereseon* et l'*Epistola quantis annis latuit medicina* pose divers problèmes et elle a été débattue.

À première vue, étant donné leurs ressemblances importantes et la fortune des *Etymologiae*, il semblerait logique de penser que les deux épîtres dépendent du texte isidorien mais, en réalité, une analyse détaillée nous montre que ce n'est pas le cas. Il n'est même pas envisageable de penser au rapport inverse, c'est à dire de penser qu'Isidore a pu se servir de ces deux textes ou d'un d'eux. La raison la plus importante qui justifie cette conclusion vient des différences importantes qui existent entre les trois textes.

La question, de toute façon, semble assez complexe : Fischer, qui a étudié l'*Epistola quantis annis latuit medicina*⁸, postule une dépendance de l'épître par rapport au texte isidorien⁹ ; Laura López Figueroa, en revanche, envisage une source commune à ces trois textes. La chercheuse pense à l'existence d'un *corpus* de textes introductifs proches de ceux-ci par leur contenu. Ce corpus, à son avis, aurait son origine dans la célèbre école d'Alexandrie, école très connue et qui, entre le VI^e et le VII^e siècles (dates où on place la composition des *Epistolae* et *Etymologiae*), laisse une trace très importante dans le monde occidental aussi. Les textes et les traités produits dans cette école, comme on le sait, seraient arrivés au monde latin à travers des traductions¹⁰. L'idée de la chercheuse espagnole semble intéressante et vraisemblable, même s'il faut continuer à rappeler l'existence du texte de Pline comme source primaire.

De toute manière, l'idée de l'existence et de la diffusion d'un *corpus* de textes introductifs qui racontent le mythe de la naissance de la Médecine est certainement très fascinante. Supposer la diffusion de ce *corpus*, en effet, veut aussi dire supposer que cette version du mythe était bien connue et bien diffusée. Même si on envisage une source commune à ces trois textes, il ne faut pas oublier et sous-estimer les différences importantes qu'il y a entre eux, différences significatives sur lesquelles il convient de réfléchir. Ces différences, en effet, nous montrent que les auteurs des trois textes qui ont été pris en considération dans cette étude, ont utilisé ce corpus d'une manière différente.

Comme on l'a déjà remarqué, dans l'*Epistola peri hereseon* on note la présence de deux références à la religion chrétienne : l'invocation à Dieu et la citation du Déluge¹¹. Isidore et l'auteur de l'*Epistola quantis annis latuit medicina* racontent qu'après la mort d'Esculape, tué par la foudre de Jupiter, la pratique de la Médecine fut interdite pendant cinq cents ans alors que l'auteur de l'*Epistola per hereseon* ne fait pas référence à cet épisode. De la même manière, ni Isidore ni l'auteur de l'*Epistola quantis annis latuit Medicina* ne font référence au Déluge ni à aucun épisode biblique.

Les raisons de l'emploi du mythe dans les *Etymologiae*

Nous pourrions trouver étonnant qu'Isidore, évêque de Séville, homme d'Église et autorité dans le domaine de l'exégèse biblique, ne cite pas l'épisode du

⁸ FISCHER 2005a, p. 266.

⁹ En s'appuyant sur la citation de l'épisode de Tyndare présente dans l'*Epistola quantis annis latuit Medicina*, Fischer imagine que l'auteur de ce texte a utilisé, pour sa composition, la version plus ancienne des *Etymologiae* (cf note 5).

¹⁰ Cf. LÓPEZ FIGUEROA 2007, p. 61-66.

¹¹ ... cum deo adiuuante [...] ; post diluuium per annos mille CCCCC latuit medicina [...].

Déluge mais choisit de rapporter le mythe de la naissance de la Médecine. On sait que l'emploi du répertoire mythique peut poser des problèmes à l'érudit chrétien : le mythe, en effet, représente le répertoire religieux païen qui, forcément, est incompatible avec la doctrine chrétienne. Isidore exégète connaît la question, surtout à travers les écrits d'Augustin, et, sans aucun doute, en qu'érudit chrétien, il partage la position des Pères.

Cependant, le cas des *Etymologiae* est relativement différent. Pour mieux comprendre la question il faut d'abord rappeler quel était le but de l'encyclopédie isidorienne. C'est sa vocation pastorale qui, sans aucun doute, a poussé le Sévillan à écrire les *Etymologiae* : quand il est devenu évêque de Séville, Isidore s'est tout de suite rendu compte du faible niveau d'instruction du clergé et de la noblesse wisigothique et il a donc voulu assurer la formation du peuple wisigothique en créant un nouvel outil de culture. Quand il a commencé la rédaction de sa monumentale encyclopédie, Isidore avait aussi un autre objectif : il voulait sauvegarder le savoir des anciens. La culture et la langue latine, plus de deux cents ans après la chute de l'Empire romain, vivaient désormais une période de décadence. Isidore a donc choisi de rassembler et répertorier le savoir classique pour faire face à son rapide déclin et pour le préserver.

Pour la rédaction des *Etymologiae*, la culture classique est donc un élément extrêmement important et c'est dans cette perspective-là qu'il faut voir la présence du mythe dans l'encyclopédie isidorienne. Le patrimoine mythique est une partie fondamentale du patrimoine culturel qu'Isidore veut préserver. L'évêque de Séville ne pouvait pas, vu ses objectifs, ignorer cette partie importante de la culture des *auctores*. Dans les *Etymologiae*, donc, le mythe est présent, mais dépouillé de toute sa valeur religieuse, il est juste un aspect précieux de l'héritage des anciens : c'est ainsi qu'il faut lire le chapitre qui a été objet de notre étude.

De plus, comme on l'a vu, le mythe d'Apollon et Esculape était bien diffusé et utilisé à l'époque isidorienne. Ce mythe, donc, était une partie importante de l'héritage des anciens, mais son emploi par Isidore, comme par les autres Pères de l'église, n'a rien à voir avec l'aspect symbolique et religieux du mythe.

BIBLIOGRAPHIE

CODOÑER MERINO C. 2005, « La medicina en algunos manuscritos de Isidoro de Sevilla », in *Isidorus Medicus. Isidoro de Sevilla y los textos de medicina*, A. Ferraces Rodriguez (éd.), A Coruña, p. 65-84.

- 2008, « Textes médicaux insérés dans les *Etymologiae* isidorienne », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 16, p. 17-37.
- CURTIUS E. 1992, *Letteratura europea e Medioevo latino*, Firenze.
- ERNOUT A. (éd.) 1962, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Livre XXIX*, Paris.
- FISCHER K. D. 2005a, « De epistulis XVIII et XVIII codicis Bruxellensis 3701 », in *Isidorus Medicus. Isidoro de Sevilla y los textos de medicina*, A. Ferraces Rodriguez (éd.), A Coruña, p. 263-269.
- 2005b, « Neue oder vernachlässigte Quellen der *Etymologien* Isidors von Sevilla (Buch 4 und 11) », in *Isidorus Medicus. Isidoro de Sevilla y los textos de medicina*, A. Ferraces Rodriguez (éd.), A Coruña, p. 129-174.
- FONTAINE J. 1983² (1959), *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris.
- GASTI F. 2014, « Introduzione alla mitografia isidoriana », *Incontri di filologia classica* 12 (2012-2013), Trieste, p. 101-128.
- LINDSAY W. M. 1911, *Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum libri XX*, Oxford.
- LÓPEZ FIGUEROA L. 2007, « Notas sobre la composición de la *Epistola per hereseon* », *Voces* 18, p. 51-67.
- MAC KINNEY L. 1955, « Medical education in the Middle Ages », *Cahiers d'histoire mondiale* 2, p. 835-861.
- MAZZINI I. – FUSCO F. 1985, « I testi di medicina latini antichi. Problemi filologici e storici », in *Atti del I Convegno Internazionale (Macerata-S. Severino M., 26-28 aprile 1984)*, Roma 1985.
- OROZ RETA J. – MARCOS CASQUERO M. A. 1983, *San Isidoro de Sevilla, Etimologías*, Madrid.
- SHARPE W. D. 1964, « Isidore of Seville: the medical writings. An english translation with an introduction and commentary », *Transactions of the American philosophical society* 52, p. 1-76.